

1- En Méthode naturelle d'apprentissage, la connaissance est scandaleusement collective

« On aimerait ne devoir son savoir qu'à soi-même » répétait Paul le Bohec, ou encore : « La connaissance est scandaleusement individuelle » a écrit Edgard Morin.

La religion de l'autonomie individuelle imprègne si totalement notre quotidien qu'il est devenu urgent de redonner du sens au collectif et à son pouvoir puissamment émancipateur. La Méthode naturelle de Célestin Freinet permet d'entrer dans cette dynamique, si l'on accepte de donner véritablement sa chance au groupe.

« Au passage, je voudrais dire l'effet bénéfique de la recherche collective. On a l'impression que les cerveaux travaillent à une vitesse vertigineuse¹ » écrit Simone Pellissier dans un cahier de roulement consacré à la mathématique libre.

Francine – À ton avis, à quels besoins de l'enfant et de l'adulte, la Méthode naturelle d'apprentissage répond-elle ?

Monique – À la soif de sens et d'apprendre. Je cite Célestin Freinet : « L'être humain est dans tous les domaines animé par un principe de vie qui le pousse à monter sans cesse, à croire, à se perfectionner, à se saisir des mécanismes et des outils afin d'acquérir un maximum de puissance sur le milieu qui l'entoure. ² » J'ajoute que personnellement, je n'ai jamais rencontré d'enfants qui n'avaient pas envie d'apprendre.

Francine – Mais dis-moi Monique, quand et comment apprend-on ?

Monique – On apprend quand le nouveau apparaît, lorsqu'il y a réaction entre plusieurs éléments de départ. C'est ce qui se passait dans ma classe, les enfants interagissaient et à un moment donné trouvaient quelque chose de nouveau. C'est de cette façon qu'ils apprenaient, en faisant émerger du nouveau de l'inattendu et qu'ils ne pouvaient soupçonner ou déduire des éléments de départ ! J'intervenais dans cette réaction « chimique » en jalonnant le cheminement de la pensée collective par des « Et si on faisait comme ça, qu'est-ce que ça donnerait ? » Je sollicitais leur questionnement, l'enrichissais par des hypothèses allant dans le sens d'une trouvaille que je sentais imminente, ou au contraire en provoquant des réactions, ou en introduisant de l'humour... Apprendre est un processus qui est connecté à celui du désir de monter, d'accroître sa puissance de vie... C'est un processus complexe. On apprend à partir de ce que l'on connaît déjà. L'information ne devient un savoir que si elle est reliée à un savoir existant. Et pour que cela soit effectif, il faut que le maître sache ce que chacun sait. Il faut qu'il s'arrange pour que chaque enfant puisse exprimer sa propre connaissance, pour faire émerger ses représentations mentales initiales.

Francine – Et le maître, je suppose qu’il a aussi des besoins ?

Monique – Je ne sais pas si on peut parler de besoin, mais plutôt d’une mission à remplir vis-à-vis des enfants dont il a la charge et vis-à-vis de l’État qui le paye pour accomplir cette tâche. Il s’agit d’une mission d’apprentissage des fondamentaux : lire, écrire, compter, mais aussi de formation de la pensée des enfants, afin que devenus adultes, ils puissent analyser et acquérir de la puissance d’agir à la fois sur eux-mêmes et sur le monde auquel il est nécessaire qu’ils s’adaptent.

Francine – Je suppose que c’est plus facile à dire qu’à faire, car dans la réalité des classes, il y a pas mal d’enfants qui s’opposent et refusent les apprentissages.

Monique – Oui bien sûr. Les enfants ne sont pas forcément disponibles d’emblée aux apprentissages et au travail de la pensée. Des déterminismes de toute nature peuvent faire échec à leur désir d’apprendre. C’est la mission du maître de ne pas les abandonner dans ces ornières. Paul le Bohec disait : « *Si on les laisse aller, on les abandonne dans le courant de leurs conditionnements. Si on veut les en sortir, il faut agir, il faut prendre résolument la décision d’interrompre le cours des choses. De ces choses qui ont toujours été imposées, subies et jamais décidées.*³ »

Francine – Alors, comment s’y prend-on pour que tous les enfants entrent dans les apprentissages ?

Monique – Je crois que c’est par la Méthode naturelle mise en œuvre au sein d’un groupe devenu communauté de recherche, communauté scientifique, que tous les enfants peuvent apprendre, sans exception, chacun à son rythme, chacun à son niveau. Ainsi que l’a souvent répété Paul le Bohec : « *La Méthode naturelle d’apprentissage, sans groupe, elle n’existe pas.*⁴ »

Francine – Comment faisais-tu pour la mettre en œuvre ?

Monique – Je faisais en sorte que le groupe commence à se former le jour de la rentrée en mettant les enfants tout de suite en situation de production d’un texte libre et en séance de débat mathématique libre. Dès le premier jour, on était au travail. Pour cela on n’avait besoin de rien, juste d’un papier et d’un crayon. Je sollicitais le groupe pour qu’immédiatement des interactions se mettent en place, créant en même temps que de l’entraide des liens entre les enfants. Le premier jour, c’est moi qui avais tous les pouvoirs. J’étais autoritaire, c’est moi qui imposais l’activité. Paul le Bohec disait : « *Pour donner le pouvoir aux enfants il faut d’abord l’avoir.* » En effet, au début le groupe n’existait pas. J’avais en face de moi des individus. Ils avaient besoin d’une impulsion extérieure pour devenir un groupe, c’est en travaillant qu’il se créait, comme c’est en forgeant qu’on...

Francine – Et ce pouvoir, tu le gardais longtemps ?

Monique – Selon les années, plus ou moins rapidement, je n’avais plus besoin de montrer mon autorité, lorsque les enfants avaient contacté en eux le désir naturel de faire : écrire, faire des mathématiques... Progressivement, c’était eux qui me le demandaient. Ils avaient pris le pouvoir que j’avais au départ. Et quand les enfants font ce qui leur plait, qu’ils sont vraiment au travail, ils oublient de se battre, de se chicaner. Ils forment vraiment une communauté où chacun se respecte. Si d’aventure un conflit éclatait, le groupe mettait en place un règlement destiné à le résoudre. Mais on l’oubliait bien vite dès qu’il n’était plus nécessaire.

Francine – Tu n’éprouvais pas le besoin de faire écrire au groupe un ensemble de règles à respecter, avant même que le groupe ne se mette au travail ?

Monique – Non la règle était écrite uniquement au moment où le groupe en avait besoin.

Francine – C’est donc dans ce groupe ainsi formé, libre de ses règles, que tu pouvais mettre en place la Méthode naturelle d’apprentissage ?

Monique – C’était le groupe entier qui travaillait, qui jubilait à trouver une solution à un problème... Je me souviens d’un enfant, lors d’un débat mathématique libre, qui est allé au tableau écrire et lire un nombre. Le groupe entier s’est arrêté : « Oh Monique, maintenant il sait faire ça ! » C’était tout le groupe qui se réjouissait de la connaissance de l’un des leurs.

Francine – C’était ce que Paul le Bohec appelait un groupe positif ?

Monique – Oui c’est ça. C’est au sein d’un groupe positif non jugeant que l’enfant a la possibilité d’analyser par lui-même le monde qui l’entoure. C’est un espace sécurisé, où il a sa place, son rôle à jouer, où il peut exercer sa liberté. C’est un espace où chacun donne et reçoit de l’autre. Le groupe positif permet l’expression des représentations mentales initiales qui sont mises en débat, en situation d’évoluer, mais où aussi le maître, à l’égal des enfants, a un rôle à jouer.

Francine – Ah oui ! Quel est donc le rôle du maître dans l’installation des conditions favorables à la Méthode naturelle d’apprentissage ?

Monique – Lors d’une séance de débat mathématique libre, je forçais le regard en demandant aux enfants de parler de ce qu’ils voyaient. Je ne cherchais pas à les conduire vers une connaissance particulière, ni donner des réponses. Je m’efforçais d’entendre tout ce qui était dit. Chaque affirmation d’un enfant même si elle paraissait inadaptée à l’objet regardé était toujours fondée sur une connaissance qui lui était propre, et c’est cette connaissance qu’il fallait laisser s’exprimer afin que le groupe la critique, la modifie, l’enrichisse. Les enfants comprenaient vite qu’ils pouvaient tout dire, mais ils apprenaient aussi très vite à choisir leurs paroles, parce qu’ensuite ils devaient la justifier. Je répondais à une affirmation d’enfants par une question à destination du groupe.

Francine – Est-ce que tu veux dire que tu n'intervenais pas dans la découverte des concepts ?

Monique – Il arrivait souvent qu'un concept fût travaillé plusieurs séances de suite sans que la formalisation arrive. Les observations s'accumulaient, le fruit murissait. Quand je sentais qu'il était mûr, alors je secouais un peu l'arbre, en mettant l'accent sur l'observation des trouvaillles et il tombait. Mais si par hasard, j'avais mal jugé de l'état du fruit, eh bien, il restait accroché. L'arbre serait de nouveau secoué un peu plus tard. C'est avec le temps et la pratique que le maître devient un expert en cueillette de fruits murs, qu'il ose secouer l'arbre pour que le fruit tombe. C'est son devoir de pousser juste ce qu'il faut, d'ouvrir des pistes, des perspectives, d'entretenir l'élan.

Francine – Je suis admirative du lâcher prise, de la confiance immense que tu avais dans la capacité des enfants à trouver par eux-mêmes des notions complexes : « si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain ou même plus tard » te disais-tu... Mais, à ton avis comment crois-tu que le groupe permettait à chacun de progresser individuellement ?

Monique – Quand le groupe discute, commente la création d'un enfant, il fait bouger la situation, et l'auteur réinvestit ensuite. Je l'observais dans l'évolution des créations de chacun au fil du temps, de séance en séance. Tant qu'un enfant n'avait pas résolu une question personnelle, il la proposait à nouveau la fois suivante jusqu'à ce qu'elle soit résolue.

Grâce au groupe, le travail individuel s'effectue naturellement : l'enfant agit, tâtonne, fabrique, crée, découvre, prend son temps, choisit, démontre, explique, contredit, réinvestit... L'enfant suit sa démarche, mais c'est le groupe qui le fait progresser. Dans le groupe, l'enfant apprend non seulement à s'exprimer, mais à écouter l'autre. Et s'il critique, émet un avis, il sait qu'il va devoir se justifier, défendre son point de vue. Il est alors en situation concrète de construire sa pensée. C'est une démarche que j'aime appeler méthode individuelle/collective.

Ce qui se passe dans un groupe est plus porteur pour les membres du groupe que ce chacun accomplit de façon solitaire. Je ne suis d'ailleurs pas la première à le dire et le penser ! N'est-ce pas Confucius qui a dit : « *Le tout est plus grand que la somme de ses parties* » ? Ce serait vraiment dommage de se priver d'une telle énergie, n'est-ce pas ?

Francine – En effet, il s'agit d'une vision ample, ambitieuse, et tellement juste... Et les programmes officiels dans tout cela ?

Monique – Au fil du temps, j'ai pu observer que les acquisitions édictées par les programmes scolaires étaient les conséquences de la Méthode naturelle d'apprentissage, et non des matières à travailler à priori. Il n'y a pas de souci à se faire, en Méthode naturelle les enfants abordent non seulement les notions inscrites dans les programmes officiels, mais vont bien au-delà de ce qui est attendu. Je travaille actuellement à le démontrer, à travers des expériences de terrain que j'accompagne. On observe en effet que dans les conditions de la Méthode naturelle d'apprentissage, c'est-à-dire en groupe, les mêmes notions émergent naturellement le plus souvent à l'issue du même temps de maturation. Paul appelait

cela les programmes naturels. Il y a un vrai chantier à mener à ce propos !

Francine – Et comment résolvais-tu la question de l'évaluation ?

Monique – Je faisais passer aux enfants les évaluations classiques des classes voisines. Les enfants les acceptaient comme des créations nouvelles et savaient généralement répondre. J'ai même pu vérifier, à l'occasion des évaluations nationales, que dans l'établissement où j'œuvrais, les enfants de ma classe obtenaient des résultats supérieurs de 10 % à 20 % à ceux des enfants des classes équivalentes. En Méthode naturelle, l'évaluation, celle qui met en évidence l'augmentation de la puissance de vie des enfants, est visible en permanence par l'enseignant et par les enfants eux-mêmes. J'étais sereine, car à force de côtoyer le groupe, le connaître, être dans ses pas, je pouvais suivre de façon fine l'évolution de la pensée du groupe. Cela passait bien sûr par ce que j'ai appelé des « postparations ». C'est-à-dire qu'après chaque séance je prenais le temps de faire un bilan : je notais les créations étudiées, ce que nous en avions fait, et je listais tous les concepts abordés lors de la séance, ce qui me permettait non seulement de faire des liens avec la programmation officielle, mais aussi de prendre du recul par rapport à la séance, d'analyser, de mieux percevoir et mémoriser les cheminements de pensée. C'est de cette façon que j'ai pu m'apercevoir, à travers les créations qui se succédaient que la pensée collective entraînait avec elle la pensée individuelle.

Francine – Ton point de vue est passionnant, car j'y vois là des pistes formidables de développement à réinvestir avec les groupes d'habitants dans les quartiers ! Je comprends, à travers ton expérience que donner sa chance au groupe est une vraie priorité pédagogique !

Monique – Oui, exactement ! Je crois que donner sa chance au groupe pour qu'il évolue et progresse en groupe est un choix prioritaire, qu'on souhaiterait voir apparaître dans les textes relatifs à la refondation de l'école. Mais il y a du travail de ce point de vue ! Cela suppose en effet que, non seulement le groupe s'inscrive dans la durée, dans la répétition, mais que le maître accepte de ne plus contrôler les connaissances de façon traditionnelle. Interrompre ce processus par des travaux individuels par exemple, c'est se priver de voir aboutir les multiples recherches entamées par le groupe. Il devient alors difficile de tirer des conclusions sur l'efficacité du travail du groupe qui n'a pas pu aller jusqu'à son terme.

Francine – Concrètement, dans ta classe, sur une année, combien de temps consacrais-tu à la Méthode naturelle, c'est-à-dire au tâtonnement expérimental de groupe ?

Monique – Je prévoyais tous les jours un moment de travail individuel, environ une heure, en début d'après-midi. J'étais installée au bureau et les enfants pouvaient venir me voir à tour de rôle pour de l'aide individuelle. Le reste du temps était consacré au tâtonnement expérimental de groupe, c'est-à-dire 75 % du temps passé en classe. Pendant ces moments de Méthode naturelle, je travaillais soit avec la classe entière, soit avec un groupe, les enfants en autonomie pouvant avancer leur travail personnel et

bien entendu suivre en spectateur muet la séance collective que je menais.

Francine – Tu donnais donc pleinement sa chance au groupe ! C'est un positionnement courageux, original s'il en est ! Mais quand le groupe refusait de se mettre au travail, je suppose que c'est arrivé, que faisais-tu ?

Monique – Il arrivait parfois que le groupe ne fonctionnait pas, ceci pour des raisons diverses : un pourcentage d'enfants trop absorbés par des problèmes personnels, des projets de classe suffisamment forts pour absorber toute l'énergie, moi qui étais fatiguée et moins disponible pour l'écoute du groupe... Alors je décidais d'arrêter momentanément tout travail de groupe et les enfants s'installaient avec leur travail individuel (fichiers et autre). Mais généralement cela ne durait pas trop longtemps et au bout de quelques jours, ils redemandaient de la Méthode naturelle ! Mais dis donc Francine, pourquoi toutes ces questions sur ma pratique ? En quoi cela peut t'intéresser en tant que travailleur social ?

Francine – Parce que je pense ainsi que le dit Nicolas Go : « *Plus on approfondit un langage particulier par une pratique créative conforme à sa spécificité (son essence), plus il libère ses potentialités relationnelles, mieux il prolifère.* » C'est en comprenant ta démarche le plus finement possible, que je vais pouvoir en faire mon miel et me la réapproprier en travail social. J'aurais pu le faire au contact d'un autre langage, mais finalement la spécificité n'a pas d'importance pour comprendre ce qui anime l'être humain. Pour moi, la Méthode naturelle de Célestin Freinet est une pédagogie sociale en ce qu'elle touche la totalité de l'être, la personne dans toutes ses dimensions. Je ne me sens donc pas hors sujet en essayant de comprendre ce qui se passe dans une séance de débat mathématique libre. Mais je reste modeste, car j'ai conscience qu'un important travail reste à faire dans le domaine de la formation des assistants de service social d'où la pédagogie est absente, alors qu'ils ont de plus en plus affaire à des groupes d'habitants. La méthodologie de projet qui leur est actuellement enseignée est très insuffisante. Nous savons tous maintenant que si l'on ne donne pas la priorité aux processus sur les procédures, les groupes humains ne peuvent pas fonctionner de façon harmonieuse, que les phénomènes de pouvoir restent encore très présents. On ne fait alors que reproduire ce que les institutions nous imposent et nous font si mal ! Je m'y refuse, mais c'est un vrai travail de transformation intérieure, car, comme beaucoup d'entre nous, ce n'est bien entendu pas comme cela que j'ai été formée !

Une dernière question Monique : pourquoi à ton avis la Méthode naturelle, ou tâtonnement expérimental de groupe, a-t-elle finalement peu d'échos ?

Monique – Parce que je crois que la puissance d'un groupe positif est telle, qu'elle peut faire peur, donner le vertige ! Elle peut remettre en cause le pouvoir du maître surpris par ce qui advient dans son groupe et qu'il ne pouvait supposer au départ, mais aussi le pouvoir de ceux qui décident pour les autres d'une façon générale. Donner le pouvoir au groupe n'est-ce pas finalement un acte éminemment politique : mais est-on prêt à cela ?

À suivre...

Monique Quertier et Francine Tétu, février 2013

(Entretien paru dans *Le Nouvel Éducateur* N°212, avril 2013)

Cyril est resté muet pendant six mois, ne participant jamais au débat. Un jour les enfants avaient décidé de comparer des segments de droite dessinés au tableau. Ils avaient choisi de la faire avec la règle graduée du tableau. Mais la manipulation était difficile : règle très grande et segments de longueurs trop voisines. Bref, le groupe n'avancait pas. Alors Cyril s'est levé, est allé dans le fond de la classe prendre le compas de tableau et sans rien dire a posé tour à tour son compas sur les segments de droite en modifiant l'écartement. Les autres enfants l'ont regardé, admiratifs. Cyril avait fait des liens : nous avions déjà beaucoup utilisé le compas pour construire et il avait compris, bien que cela n'ait jamais été formulé, que l'écartement du compas représentait une longueur. Nous lui avons demandé des explications, qu'il a fournies. Malgré cela, il n'a pas été plus loquace les séances suivantes... Il avançait en silence.

¹ PELLISSIER Simone, *cahier de roulement consacré à la mathématique libre*, cité par LE BOHEC Paul, Autour d'une expérience (IV), le groupe, in *L'éducateur* n°16-17, mai 1967, p.9.

² FREINET Célestin, *La méthode naturelle 1. L'apprentissage de la langue*, édition Delachaux et Niestlé, 1968, p.30.

³ LE BOHEC Paul, *La non-non-directivité*, in *Éducateur* n° 1, septembre 1972, p.3.

⁴ LE BOHEC Paul, *Tâtonnement expérimental et méthode naturelle*, in *Coopération Pédagogique* n°109, mai 2000, p.7.